

Question de corpus

Dans ces différents extraits comment l'homme noir est-il représenté ?

Le corpus donné pose la question de l'homme dans l'argumentation en faisant intervenir un texte de Jean de Léry, ecclésiastique voyageur qui avant Montaigne va se confronter au « sauvage » avec son regard d'européen, puis Aimé Césaire, l'inventeur de la Négritude qui a toute sa vie mêlé politique et poésie jusqu'à intituler un de ses recueils *Les armes miraculeuses*. Suivent un extrait de l'élève de Senghor, l'écrivain franco-sénégalais David Diop avec son poème le plus célèbre « Afrique mon Afrique » et enfin un extrait du roman *Chimères d'En-Ville*, de Raphaël Confiand, qui avec Patrick Chamoiseau incarne et défend la créolité aujourd'hui.

Examinons quel sort est fait à l'homme noir dans ces différents extraits autrement dit, comment est représenté l'homme noir : victime ? Objet de défiance ? De respect ? De pur folklore ? Nous verrons en fait que les textes B et C posent l'homme noir en victime, tandis que les textes A et D proposent une image plus brouillée, plus ambiguë (folklorique et dégradante chez Léry, combattive et pleine de dignité regagnée chez Confiand).

Dans les textes B et C l'homme noir est surtout un esclave ou descendant d'esclaves et son image appelle la pitié chez le lecteur. Le motif du sang traverse les deux poèmes, repris trois fois chez Césaire au gré des dérivations (« sang » devenant « sanguine » ou « consanguine »), ouvrant la deuxième strophe avec le terme « sang » donné de façon transparente au vers 6 chez Diop. Ainsi, le registre pathétique marque les deux poèmes. L'esclavage est le thème central, et le terme apparaît directement chez Diop pour être repris au sein d'une même strophe. Chez Césaire, les indices sont plus implicites mais pas moins brutaux : le poète martiniquais ouvre son poème sur l'évocation du commerce triangulaire, dont il nomme les villes emblématiques en France : « Bordeaux », « Nantes », comme si dès le début du poème, une tâche, la honte historique, les stigmates de l'asservissement organisé devaient être montrés et brandis à la face d'un monde trop prompt à oublier. La souffrance est dans les deux cas personnifiée, afin de sembler plus tangible et vibrante ; chez Césaire la mort des esclaves et victimes mise en anaphore est sujet de divers verbes d'action (« souffle », « hoquette », « galope », « vacille ») qui l'animent et nous la rendent familière et envisageable. Chez Diop, l'Afrique qui a fourni tant de main d'œuvre au commerce triangulaire est personnifiée au point de devenir l'interlocutrice de Diop : « Afrique dis-moi Afrique ».

Dans les textes A et D en revanche, on ne peut pas dire que l'homme noir soit victimisé et soit soumis à notre regard compatissant. Chez Léry l'homme noir est même réduit à un spectacle, une bête de foire, ne se définissant que par ses signes extérieurs (et pas par une intériorité qui pourrait nous toucher), notamment son corps étrange et inédit pour un européen : il est question de leur robustesse, leur force, de leur « couleur », de leur « tête », de leur « barbe », de leurs « yeux » et de leurs « cheveux ». En dépeignant le sauvage de façon si superficielle Léry ne met évidemment pas sur un même plan le sauvage et l'homme blanc : le sauvage tel que décrit par Léry perd de son importance aux yeux du lecteur, ce que confirme le terrible extrait de chute en fin d'extrait. Les sauvages sont puérides, ce que suggère le terme

de « pirouette » qui clôture l'extrait et auxquels ils sont associés. Dans le texte de Raphaël Confiant, le lecteur n'est pas appelé à éprouver de l'empathie pour les noirs du texte, non pas par dédain ou désintérêt, mais parce que la construction-même du texte va se charger de réhabiliter l'homme noir (et donc le soustraire aux regards volontiers larmoyants) et de lui rendre sa dignité rendant vaine toute entreprise de commisération. L'extrait de *Chimères d'en-ville* propose dans son mouvement de texte une véritable gradation, partant de la couleur noire, avec toutes ses connotations, mise en valeur par la typographie (en majuscules, ce qui rend le substantif encore plus brutal) pour en fin d'extrait aboutir à la couleur dorée elle bien connotée : « l'or » clôture le passage. Par ailleurs, la répétition scrupuleuse de l'adjectif « noir » a peut-être moins valeur de blâme que d'éloge : tout le texte se trouve colorié en noir de par la répétition forcenée du terme (dans l'énumération « mer noire », « ciel noir », « astre noir », « soleil noir ») ce qui est moins un moyen de faire pleurer le lecteur que de lui rappeler, par le martèlement, l'existence de fait, la présence acquise et irréfutable de la couleur noire dans son monde. L'enjeu est donc moins de toucher le lecteur au cœur qu'à la raison pour lui faire admettre l'évidence : le noir est partout dans le texte car il est partout dans le monde et qu'il est déjà dans sa vie de toute façon. L'homme noir n'est donc pas une victime ; en tant qu'être là, et attesté, qui a fait valoir sa présence et son omniprésence, il est au moins l'égal du lecteur. Peut-être enfin du texte, se trouve-t-il même peut-être, on l'a, vu, rehaussé.

Nos différents textes posent tous un regard attentif à l'homme noir : mais tantôt pour l'isoler, tantôt pour l'imposer, tantôt pour le plaindre et le panser, tantôt pour le reconnaître. On aurait pu ajouter à ce corpus un extrait du roman *Invisible man* de l'afro-américain Ralph Ellison, paru en 1952 (la même année que *Peau noire, masques blancs* de Franz Fanon) où l'homme noir, pire que stigmatisé pour sa couleur de peau, est même ôté du paysage, éliminé de la vue de tous et caractérisé par la seule étiquette qui lui reste, i.e. son « invisibilité ». ¹

¹ Prologue: "I am an invisible man. No, I am not a spook like those who haunted Edgar Allan Poe; nor am I one of your Hollywood-movie ectoplasms. I am a man of substance, of flesh and bone, fiber and liquids -- and I might even be said to possess a mind. I am invisible, understand, simply because people refuse to see me."